

*Don Lorenjy*

# Blaguàparts

# SOMMAIRE

Ceci est ma chair	11
L'Ambassadeur	23
Suzanne <i>on line</i>	37
<i>Blaster Pride</i>	45
Ne le dites pas aux enfants	61
<i>Aliens Vs Gladiator</i>	71
De rien en rien	83
<i>Storm Riders</i>	91
Disparitions	105
<i>Star Trash</i>	117
<i>Play-Back</i>	137
<i>Organum</i>	149
Libéré Sans Délai	157
<i>Jungle Session</i>	175
Et puis Bang !	191
La Dernière Marche	205

**CECI EST MA CHAIR**

**I**l y a eu ce grand éclatement, son éclair blanc synchrone et puis plus rien : j'étais hors d'atteinte. Cela ne pouvait pas durer.

Au réveil, des draps frais qui pourtant me semblent râper jusqu'au sang. Un parfum d'hôpital comme on n'en fait plus, éther et chlore à parts égales plus un remugle de douleurs en sueur. Tiens ? Une voix de nulle part, certainement douce à miel malgré son accent de coutelier, mais dont les gentillesse mêmes me blessent les tympans. Et ce feu dans ma gorge qui m'empêche de répondre.

« Vous de retour... Un peu repos, tout ce qu'il faut pour vite reprendre place. Prendre votre temps, trois premières nuitées sont promotion. Vous laissez tranquille jusqu'à récupérer. Et pas oublier cocher case si vous choisissez supplément médecin. »

C'est cela ! Du vent, les mouches, et laissez-moi reposer en paix. Au moins le temps de faire le point. La tête fonctionne, puisque tout m'agace déjà. Les yeux, on verra, mais les paupières me pèsent, donc je les garde closes. Bras et jambes semblent en état, pas de côtes fracturées, ce souffle court m'est naturel. Physique OK. Test mémoire : l'incident qui m'a conduit ici semble ne pas avoir eu de conséquences trop graves.

C'est heureux ! Parce que, si je me souviens bien, l'ouverture inopinée d'un coussin gonflable de sécurité à déclenchement pyrotechnique n'entre pas dans les facteurs stabilisants de la conduite à grande vitesse. Traduisez : explosion de mon airbag frontal en pleine poire – mise hors service de moi-même –, enclenchement probable des systèmes automatiques de secours. Ma Citronault a pris le relais toute seule et je l'ai échappé belle.

« C'est le défaut des Citronault : pas moyen de leur faire confiance. »

Tiens, une autre voix ; ça recommence. Je ne rêve donc pas, ni ne cauchemarde. La réalité ne peut se départir d'une propension à exister qui demeure totalement insupportable.

« Vous auriez eu une Peugën à la place, d'abord vous auriez eu plus de gueule... et surtout vous rouleriez encore. J'ai en ce moment le modèle qui vous convient au teint, et en plus il correspond beaucoup mieux à votre statut social... »

Un vendeur de bagnoles ! Dès ma sortie du coma ? Je salue l'efficacité commerciale, mais je déplore l'abus !

« ... Beaucoup mieux surtout que l'épave dont vous étiez habillé. Je tombe plutôt à pic, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas rentrer chez vous à pied, et l'hôpital ne va pas vous héberger jusqu'à la retraite. J'ai ce qu'il faut en stock pour vous tirer d'embarras. D'autant que ce petit bijou, que je peux vous réserver immédiatement, sera peut-être encore en promo à votre sortie de l'unité de soins. Et puis une Peugën quand même, ça vous a une autre gueule. Alors, hein ? On signe un amour de bon de commande ? »

Mais où est donc passé ce bouton si pratique ? Le siège éjectable pour visiteur indélicat, le disparaisseur de concessionnaire mandaté, l'estourbisseur de maquignon automobile ? Cet hôpital n'est pas de mon niveau : on n'y respecte pas le convalescent et il s'y voit privé des moyens de rétorsion les plus élémentaires contre l'intrusion commerciale. Et tenez, voilà qu'on m'en envoie un autre pour se disputer ma charogne...

# L'AMBASSADEUR

**L**a veille, le Congrès avait rejeté l'adhésion des États-Unis à la toute nouvelle Société des Nations, mais nos visiteurs n'en avaient cure. Ils avaient posé très naturellement leur vaisseau sur la pelouse de la Maison Blanche et avaient demandé audience au Président Wilson. Bien sûr, ils s'arrangeaient pour masquer leur présence à tous ceux qu'elle ne concernait pas. Comment ? Je ne l'ai jamais compris, en termes techniques. Mais je venais de voir suffisamment de mes contemporains s'entre-tuer sur fond de fantasmes pour savoir que l'esprit humain était toujours prêt à se laisser influencer, en masse.

Nous étions alors le 20 novembre 1919. On peut se demander pourquoi nos visiteurs arrivèrent à ce moment précis. Certes, ils suivaient un plan longuement mûri. Mais je pense aussi qu'ils avaient sauté sur l'occasion. Ils se tenaient à l'affût, et la proposition américaine pour la création d'une Société des Nations dut constituer l'élément déclencheur. Dès sa publication officielle, ils étaient donc venus très vite – trop vite ? – se présenter devant ce qu'ils considéraient comme le nouveau maître des destinées terrestres : Woodrow Wilson. Je n'étais pas présent lors de cette audience, mais le Président me l'a retracée en bref, dès le lendemain.

Selon lui, le visiteur – il semblait n'y en avoir qu'un finalement – fut introduit dans le Bureau ovale par un officier des Marines qui paraissait rendu à l'état de légume en uniforme, ou bien se trouvait sous l'emprise totale d'une force psychique supérieure. Le Président n'a pas parlé de « visiteur », mais de « chose ». Il s'agissait d'un cube aux arêtes métalliques renfermant un tourbillon de volutes colorées. Un être conscient, à n'en pas douter, puisqu'il s'exprimait en imposant son discours directement dans les pensées de l'interlocuteur. Et doté de techniques de déplacement et de sustentation inédites, puisqu'aucun support visible ne venait soutenir sa structure. D'où qu'il vînt, cela devait être de très loin.

La vie m'avait depuis longtemps appris à tolérer les fantaisies de la réalité, ou du moins à ne pas les confronter trop directement aux limites de ma raison. Cependant, je trouvai sur le coup cette description assez improbable. Et improbable également l'existence même d'êtres extraterrestres, sans parler du fait de les voir débarquer ainsi chez nous. Beaucoup plus pragmatique, Wilson acceptait la situation sans discuter. Il balaya mes étonnements et se concentra sur la conduite à tenir. Mais revenons à l'entrevue.

Le voyageur des étoiles semblait pressé. Il ne s'encombra pas de formules diplomatiques et fit résonner dans l'esprit du Président une demande incongrue. Celle-ci concernait la nécessité dans laquelle se trouvait la Terre de commissioner, d'urgence, un nouvel ambassadeur permanent auprès de la Représentation Intergalactique. Wilson eut alors une question bien naturelle quant à la nature de cette *Représentation*. Il lui fut répondu qu'il s'agissait simplement d'une instance plénipotentiaire où se débattaient les relations entre mondes habités. Une sorte de club où l'on cause, sans plus, situé en un point central de notre univers. L'accession de l'humanité à un embryon d'unité planétaire qualifiait d'emblée la Terre pour l'envoi d'un représentant.

« Vous rendez-vous compte, mon cher Conrad ? m'interpella le Président. Ils prennent la très balbutiante Société des Nations pour... Enfin, on peut rêver. Mais surtout, mon visiteur gazeux a précisé « nouvel ambassadeur », sans s'étendre sur le sujet. Étrange, n'est-ce pas ? Avez-vous une idée sur ce que peut impliquer ce « nouvel » ? »

Je n'en avais aucune. À ma connaissance, nul plénipotentiaire n'avait jamais été diligenté auprès d'une quelconque Représentation Intergalactique. Je n'étais pas un spécialiste, mais je pensais ne pas me tromper sur le sujet : ni visiteurs extraterrestres, ni relations diplomatiques à ce jour. Et dans le cas contraire, pourquoi l'Intergalactique avait-elle besoin de nouveaux représentants terriens ? De plus, il aurait été intéressant de savoir ce qu'ils avaient fait des anciens. Le Président ignore ma remarque comme si cela n'était finalement que de peu d'importance. Et il en vint à l'objet de ma présence dans ses appartements.

« Mon cher Conrad, vous êtes mon médecin depuis fort longtemps. À votre âge, je me doute que vous auriez pris votre retraite voilà des années si je n'avais insisté pour conserver l'exclusivité de votre pratique. Cette... délégation en visite – et qui d'ailleurs encombre toujours ma pelouse – s'est montrée très insistante sur la nécessité qu'il y aurait d'accéder à sa demande, et sur l'urgence. Bien que ne comprenant pas pleinement la raison de cette précipitation, je me suis résolu à y accéder sans attendre. D'une part, parce que j'ai d'autres chats à fouetter. Et d'autre part... Eh bien, j'entrevois quelqu'un qui pourrait faire l'affaire comme ambassadeur. Avec talent. En toute discrétion. Vous me suivez ? »

Je ne le suivais que trop bien. Et je le trouvais un peu cavalier. M'envoyer comme cela, au centre du grand rien – où que cela soit – sur la seule invitation d'un... vague représentant ? Un gaz empaqueté qui n'avait produit pour toutes lettres de créance que quelques dons télépathiques, une rare outrecuidance et aucun respect de notre gazon ? Je voulais bien croire en l'existence de cette visite, et encore...

# SUZANNE *ON LINE*

« **S**ésame, ouvre-toi ! »  
Jésumarjoseph ! Voilà que j'entends des voix, maintenant ?

« *Sésame, ouvre-toi à moi !* »

D'abord, moi, c'est Suzanne.

« *Ouiiii... Suzanne, Sésame, tu captés ? C'est de l'humour...* »

Mais qui c'est-y donc qui me parle ? La statue de Saint Ignace ? C'est de l'humour de statue en plâtre, ça, Sésame ?

« *Non, Suzanne, regarde plus haut...* »

HélàmonDieu ! C'est le pigeon. Un pigeon qui parle, en plein dans une église.

« *Pigeon ? Quel pigeon ?* »

Ben oui, le pigeon, là, perché sur la traverse de la nef.

« *Plus haut, Suzanne, fais un effort. Du plus haut des Cieux.* »

Ça fait pas un peu haut ? Je m'en voudrais de blasphémer ici, mais quand même...

« *Et pourtant si, Suzanne, c'est Moi.* »

Non, c'est pas Dieu possible !

« *Si, Suzanne, c'est bien Moi. Celui en qui tu as placé toute ta foi. Je suis là, avec toi.* »

Et faut que ça me tombe dessus, avec M. le curé qui est même pas là pour l'entendre !

*« Oh, il n'entendrait rien... De toute façon il n'entend jamais rien. Non, Je ne suis là que pour toi, Suzanne. Pour que tu t'ouvres à Moi. Celui qui aujourd'hui se penche jusqu'à toi, c'est ton Dieu. »*

Ouais, ouaiiiiis. Ben ça, il va falloir commencer par le prouver. Il suffira d'un signe, comme on dit. Sinon...

*« Allons Suzanne ! Pas de cela entre nous. Voilà plus de soixante-dix ans que tu viens M'implorer chaque jour, et tu voudrais une preuve ? Mais tu es cette preuve, Suzanne. Ta foi indéfectible, voilà le signe que tu Me demandes. »*

Ho hé ! C'est bien beau, mais ça prouve juste que Dieu existe, pas qu'Il est en train de me cintrer les oreilles. D'accord, je crois en Dieu, pas de problème, tout le monde le sait, demandez rien qu'à la Josette ou au Père Arsène (si vous le trouvez). Pour que je sois sûre que c'est bien Vous dans le poste, il faudrait voir à être un peu plus convaincant.

*« Ah ! Suzanne, chère Suzanne, en doutant de moi tu doutes de toi-même. Crois-tu que l'âge seul fait résonner tes vieilles oreilles ? Ou penses-tu être en ligne directe avec un dieu secondaire, voire avec le Diable ? Non, Suzanne. C'est ton amour pour Moi qui nous a permis un contact aussi intime, sans l'entremise d'un clergé rébarbatif, de signes ésotériques ou même d'un petit miracle campagnard. Allons, Suzanne, ne sens-tu pas, au plus profond de toi, que seul ton Dieu peut s'appuyer ainsi sur ta foi pour te caresser l'âme ? Ah ! ton âme, Suzanne... Ton âme est si belle, si pure, qu'elle est pour Moi le plus somptueux des palais, la plus accueillante des églises. Ouvre-toi à moi, ouvre-moi le royaume de ton âme ! »*

Mon âme ? Faudra attendre un peu, je m'en sers encore. Mais pourquoi la mienne, d'abord ?

*« Oh, ça ? C'est bien simple. Au dernier décompte du crédulomètre, c'est toi qui arrives en tête des Olympiades de la foi. Parmi tous les croyants, Suzanne, tu es celle qui croit le plus fort. D'ailleurs, tant que j'y pense : en exigeant une preuve, tu risques de perdre cette première place. Et ce serait dommage. Toi*

*qui crois si pleinement en Moi, Je commençais aussi à croire en toi. »*

Ah, mais c'est que ça ne me va pas du tout, ça. Un Dieu qui croit en moi ? Mais j'en veux pas !

*« Je te demande pardon ?! »*

Laisse-moi parler, la voix ! Dieu, c'est pour les prières, le salut du monde, tout ça. Il fait un peu peur, surtout Celui sur sa croix, mais Il rassure aussi. Une sorte de papa qui meurt pas vraiment, qu'on voit pas, mais qui fait chaud quand on y pense. On voudrait pas qu'il gronde si jamais il revient, alors on fait gaffe à pas trop faire de bêtises. Bref, Dieu, Il est dans l'église quand je veux lui parler, pas dans ma tête quand ça lui chante, non mais ! Vous me voyez courir la campagne à dire au pauvre monde que j'entends Dieu sans écouteurs ? C'est des coups à se faire appeler Jeanne ! Non, non. Moi je crois en un seul Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, bien haut hors d'atteinte de nos méchancetés. Il y a des règles à suivre, quand même ! On se fait baptiser, on va au catéchisme, première communion, confirmation, tout ça... Pas oublier la génuflexion quand on passe devant l'autel, même si ça me grince les rhumatismes. Une bougie à un euro dans le tronc quand on veut une faveur spéciale. Et si j'ai des questions, je m'adresse au curé. C'est lui qui est là pour. Sauf qu'il habite à côté de la sacristie, pas dans mon âme. Vous voyez, c'est simple et ça fait deux mille ans que ça fonctionne. Alors, qui que Vous soyez, Vous remontez sur votre nuage à compter les brebis égarées. Et croyez-moi, y a du boulot !

*« Suzanne, Suzanne... il va falloir que nous fassions un effort tous les deux pour repartir du bon pied. »*

Rien du tout. Je sors d'ici et Vous, Vous y restez ! La petite lumière rouge, au fond derrière l'autel : il paraît que c'est Vous, alors veillez à pas qu'elle s'éteigne.

*« C'est là que tu te trompes, Suzanne. Rien ni personne n'éteindra ce qui vibre entre Nous. Je t'ai donné la vie, Je t'ai donné Ma vie, et Je suis avec toi pour toujours et à jamais. »*

*BLASTER PRIDE*

**N**ous jaillissons de l'hyperespace !  
Dit comme ça, c'est joli, mais en fait... On craque de partout, une déchirure rageuse du continuum, des gémissements de carlingue en limite de rupture, jusqu'à mes boyaux qui vrillent à hurler. Et donc nous jaillissons, navette, commando, armes et bagages, le tout comme un chewing-gum étiré depuis l'espace profond. Croyez-moi, le chewing-gum claque méchamment quand chaque dimension reprend d'un coup ses valeurs initiales. Malgré tout l'entraînement qu'on a déjà pu encaisser, ça vient me clapoter jusqu'aux dents du fond. L'ordinaire du soldat en campagne a déjà un sale goût à l'aller, alors imaginez au retour ! Bref, nous jaillissons...

Peut-être avons-nous perdu quelques rôles, mais nous sommes à l'heure pour la baston-pride des lasers en folie ! Oui, c'est nous les *Village People* du sauvetage à main armée. À cinq, nous pétons la gueule à tout ce que la galaxie compte de vilains pas beaux qui veulent du mal à leur prochain. Les contrevenants peuvent s'accrocher à leur string pressurisé, ça va canonner dans le sidéral. Bref, la cavalerie des étoiles est arrivée ! Gloire... Et enfin un peu d'action. Parce que franchement, la nouvelle paix galactique ne nous a pas offert beaucoup d'occasions de nous distinguer depuis que j'ai quitté

l'école de guerre. L'économique prime sur la force brutale, paraît-il. Sauf là.

Je cherche l'objectif. Apparemment, j'ai bien calculé la trajectoire et nous avons évité tous les astéroïdes, trous noirs, naines blanches et autres traîne-savates qui peuvent encombrer la route d'un vaisseau supraluminique. Sains et saufs donc, mais je ne suis pas sûr de nous avoir conduits là où il fallait. Et cela finit toujours par se savoir.

Les quatre autres membres du commando ne mouffent pas. D'abord parce qu'ils sont encore coincés dans leurs caissons de conditionnement hyperspatial. Et ensuite parce que chacun sait qu'il ne faut pas trop me chercher quand je fais une dernière petite correction d'itinéraire.

J'entame une spirale asymptotique de recherche logarithmique dans le sens inverse des aiguilles de la galaxie la plus proche. Ouais : j'y vais au pif. Quand on ne sait pas trop où l'on est, toutes les directions se valent. Un petit tour de navette et voilà, le *SunChaser* apparaît enfin sur les écrans. Vous voyez bien qu'un commando d'élite retombe toujours sur ses pattes.

Le *SunChaser* : il ne faudrait pas laisser les batteurs-mixeurs coucher avec des prises triphasées, leur descendance aura forcément des problèmes au niveau du design. Et ce machin sent la consanguinité mécanique à plein nez. Dans le sens horizontal, toute une batterie de cuisine modèle orbitale, couverts à salade compris, aligne ses disques, sphères, dents et lames le long d'une courbure tubulaire qui doit mesurer dans les cent cinquante mètres. Elle ne s'incurve que pour éviter les foudres du moteur neutronique, placé en plein milieu probablement pour respecter d'obscurs impératifs d'équilibre et tant pis pour l'esthétique. Disons que ça se justifie... De bas en haut en revanche, c'est du grand n'importe quoi passé au chrome pour faire comme si. On voit bien que cela s'organise autour d'une colonne d'ascenseurs antigrav', mais personne ne saurait dire pourquoi ce vaste dôme circulaire tout là-haut se trouve si éloigné du fuselage principal. Peut-être pour offrir

une ambiance d'île déserte aux milliardos qui étalent leurs excès de cholestérol dans les cabines de ce paquebot de luxe. Pourtant, mettre une île déserte au beau milieu de l'espace profond, c'est un peu ajouter une voyelle dans la bouche d'un bègue : ça fait redondance. En résumé, le *SunChaser* répond à toutes les attentes de ses passagers : il ne ressemble à rien, mais il brille et fait riche.

« Tu nous as déjà trouvé quelque chose à bousiller ? Bravo, t'es en progrès, pauvre Bitos. »

C'est Léon, notre flingueur en chef – dit aussi Napo, allez savoir pourquoi – qui m'apostrophe ainsi. Il peut. Pas de lien hiérarchique entre nous. Dans notre commando, nous sommes tous les cinq au même niveau, chacun prend la main selon sa spécialité. Moi, c'est « trajectoires et localisations ». Lui, c'est « canardage avant... ». Pour les «... questions après » et tout ce qui concerne la diplomatie en général, il faut s'adresser à Carlos, dit Sphinx. Vous verrez avec Svenn, appelé aussi Bergman, tout ce qui concerne les communications. Quant à Bison, il n'a pas de surnom, pas de spécialité précise, peut-être même pas de langue. Mais il sent tout à l'avance, et si vous le voyez se coucher ou sortir son flingue, faites comme lui : ça vous évitera des embrouilles. Voilà, vous avez fait la connaissance de tout le monde.

Ah non : moi c'est Jean-Paul. Mais on m'appelle souvent Bitos. Rapport à mes succès auprès du beau sexe, probablement. Enfin, je crois. Sinon, je ne vois pas. Bon, disons Bitos.

Donc, la silhouette improbable du *SunChaser* se précise sur mon écran. Ce vaisseau de croisière est vraiment gaulé comme une explosion de mercure dans une friteuse. Tant pis, nous ne sommes pas critiques d'art, juste les sauveteurs de l'espace : difficile de voir exactement de quel côté aborder l'engin. En fait, il suffit de suivre les flèches. Une navette déjà appontée m'indique de son mufle pointu le sas du dock Un au milieu d'un fouillis d'excroissances métalliques. Probablement le véhicule des vilains. Sauf qu'ils ne sont sûrement plus à bord, pas la peine de commencer à canarder et signaler notre

**NE LE DITES PAS  
AUX ENFANTS**

« Je suis désolée, mais vos capacités financières ne me semblent pas suffisantes. À première vue du moins. Je peux les rentrer dans le système d'évaluation nationale, bien sûr, mais j'ai peur que la réponse soit négative, et cela constituerait un précédent officiel fâcheux dans votre dossier. Il vaudrait mieux attendre un événement positif, quelque chose de statistiquement imprévu, mais qui pourrait pourtant faire progresser votre indice.

— J'ai pas d'imprévu en vue pour l'instant. »

D'un côté du bureau, une grande femme mince très sèche se tenait debout, les deux poings fermés appuyés sur des piles de dossiers. De sa position, elle dominait la petite femme ronde et rose qui s'était moulée en face d'elle dans le fauteuil de mousse. Une vraie douceur, à l'air quasi bovin, mais dont le visage placide exprimait un calme confiant, presque buté.

« Mais je veux pouvoir faire un bébé. Tom et moi, on pense bien que ce sera dur... Mais on veut tout essayer, pour le bébé... Moi, je sais que je pourrai l'élever. Faites un effort, je sais pas, poussez un peu le coeff<sup>2</sup> du profil psychologique, surtout le mien, je sais qu'il est bon. »

La grande femme se laissa tomber sur sa chaise, avec un léger claquement os sur os. Elle soupira, croisa les jambes, se préparant à une longue et inutile explication. Certaines

femmes gouvernées par leurs hormones n'étaient simplement pas accessibles à la raison.

« Avant d'envisager la naissance d'un enfant, vous devez être certaine de pouvoir lui assurer une vie conforme à nos standards. Il doit aussi pouvoir bénéficier de toutes les opportunités qu'offre notre société, à égalité avec tous les autres enfants. Cette notion de liberté étendue au droit des êtres encore à naître est très importante, elle préside à toutes nos autorisations depuis les premières circulaires du Bureau Central des Admissions. Procréer alors que vous n'avez pas les moyens matériels, intellectuels ou psychologiques d'offrir à votre enfant un parfait épanouissement, cela reviendrait à l'enfermer dès la naissance dans un cadre inhibant, une prison constitutive de sa personnalité qu'il ne pourra jamais quitter, quels que soient ses efforts ou les frais engagés par la société pour l'en libérer. Vous aliérez son potentiel avant même de lui donner le jour. Votre liberté d'enfanter doit être subordonnée au bonheur futur de ce citoyen en devenir. »

Des rondeurs joufflues de son interlocutrice s'éleva la même voix douce et souriante :

« Mais si ce n'est qu'une question d'argent, cela peut bientôt s'arranger. Tout peut arriver... »

Sa confiance en elle était touchante. Un optimisme viscéral qui cadrerait bien avec l'excellente stabilité psychologique décrite dans son dossier. Et ce Tom semblait doué des mêmes qualités d'âme. Dommage...

« Vous devez comprendre que nous ne pouvons pas donner d'autorisation *a priori*. Ce serait un retour en arrière, vers un temps où chacun espérait qu'à l'avenir les choses s'arrangeraient, pour soi comme pour ses descendants. C'est faire courir un trop grand danger aux enfants. Regardez ce qui se passe si je rentre vos résultats pour une simulation. Rassurez-vous, sans connexion à la base nationale, il n'y aura aucune trace dans vos dossiers. Et voilà, vous voyez... Certes, vos derniers tests psychologiques sont très bons, mais vos capacités intellectuelles à tous les deux sont, excusez-moi,

nettement insuffisantes pour espérer une véritable amélioration de vos indices économiques. D'autant plus que, dès votre enfance, ces insuffisances ne vous ont pas permis d'accéder aux formations ouvrant la voie vers les fonctions spécialisées qui demeurent les plus rémunératrices. Vous êtes, vous-même et Tom, la preuve du bien-fondé de notre action préventive. Vous n'êtes pas responsables des conditions dans lesquelles vous avez été élevés, mais c'est tout votre développement qui en a souffert. Vous ne pouvez pas augmenter vos revenus, et vous n'avez pratiquement aucune chance de voir cette situation s'améliorer, à qualification égale. Votre manque de potentiel rend très improbable une évolution vers le statut d'artisans renommés, ou d'artistes. Ni hautes fonctions ni succès, votre courbe de progression ne bougera pas de sa position actuelle, désolée.

— Mais on vit bien, on est heureux. Je suis sûre qu'on pourrait rendre un enfant heureux aussi.

— C'est là le problème, justement. Vos capacités vous permettent de vous assurer une vie agréable à deux, mais la charge supplémentaire que représente un enfant dépasse de loin vos moyens. Vous ne pourrez jamais lui offrir les conditions de vie que mérite tout enfant aujourd'hui. Sans parler de l'environnement intellectuel et culturel limité que votre ménage lui procurerait. Vos centres d'intérêt sont trop étroits, vos connaissances trop restreintes. Vous n'aurez jamais toutes les réponses qu'un enfant éveillé est en droit d'attendre de la part de ses parents. Baigner dans un tel cadre sclérosant, y passer les années les plus formatrices de l'enfance, cela représente un handicap insurmontable. Et, bien que vous soyez à même d'apporter l'équilibre affectif nécessaire, cette nourriture ne peut suffire à l'esprit affamé d'un jeune enfant. »

L'employée se balançait en arrière, basculant son fauteuil pour continuer son argumentation les yeux dans le vague, comme on déroule une théorie trop bien rodée. Sans remarquer une légère crispation sur le visage de son interlocutrice.

# *ALIENS VS GLADIATOR*

**L**a vie, c'est ce qu'on en fait ; alors autant la plier à ses désirs. Que rares soient ceux qui y trouvent le bonheur, voilà une autre affaire ! C'est ce que pense Arturo Stronzoli en soupesant sa paire de seins toute neuve et toute grosse. Ce double airbag optionnel lui tire la peau et froisse les pectoraux. À classer dans les déformations professionnelles.

Attention : si Arturo s'en est fait poser une telle paire, ce n'est pas pour jouer la femme à barbe dans la section Monstres de la Foire du Trône. Son manège à lui tourne plutôt autour de la Porte d'Auteuil, à suçoter du sucre d'orge entre l'heure où la nuit tombe et celle où elle se relève. D'ailleurs, ce matin-là de juin dernier, Arturo Groslolos a pris un peu de retard pour fermer boutique et faire claquer ses talons strass vers le premier métro. Il n'est pas 5 heures, Paris ne s'éveille pas encore et la flûte a toujours sommeil. C'est pour cela qu'aucun témoin matinal n'aperçoit l'OVNI fulgurant qui fond sur le travelo solitaire et le happe d'un *slurp* moyennement intergalactique. Mais il en va souvent ainsi des premiers contacts : s'ils ne tiennent pas leurs promesses, c'est parce qu'ils ne promettent rien.

La perruque un peu bousculée par son abduction cavalière, Arturo se retrouve dans la pièce blanche et lumineuse que vous avez déjà vue dans toutes les séries science-parano de

la télé. Mais il n'est pas sanglé sur une table d'examen, et il n'y a pas d'humanoïde grisâtre et inquiétant sortant du flou pour lui introduire des choses métalliques peu agréables dans la plupart des orifices, avec une prédilection pour le nez, les oreilles et le... Non, non, la réalité est tout autre. Enfin, un peu différente. Arturo se tient debout, là où le rayon tracteur l'a posé en lui laissant un chatouillement dans l'estomac, un peu comme lorsque votre ascenseur arrive à destination... Debout donc, et entouré de trois aliens.

Plutôt sympas, les aliens, avec leur tête couronnée de tentacules coiffés à la Mike Brant et leur œil unique gros comme un poing de passionaria brandi dans la direction d'Arturo. Pour deux d'entre eux, le reste est caché par une sorte de blouse blanche à quatre manches. Il s'en échappe parfois d'autres tentacules plus dodus et extensibles, certains formant un nœud pour retenir d'élégants bracelets d'un métal rosé du plus bel effet sur le doux velours vert tendre de leur peau pelucheuse. Le troisième poulpe de l'espace est lui revêtu d'une combinaison moulant tout un tas d'organes – ou d'appareils, pour ce qu'Arturo en sait – accrochés à son corps dont chaque mouvement révèle la texture gélatineuse. La combinaison s'arrête au ras d'un pseudopode façon pied d'escargot. L'alien ondule ainsi ses déplacements sur le sol blanc lisse, sans y laisser la moindre traînée de bave, ce qui est preuve que l'évolution fait assez bien le ménage dans les autres mondes aussi.

Donc Arturo se sent observé, ce qui ne le change pas beaucoup, vu la façon dont est d'ordinaire considérée sa nature sexuelle ambiguë au sein de la société humaine. Il supporte ces regards stoïquement, attendant qu'il se passe quelque chose pour se faire une idée juste de sa situation. Sous leur œil, les aliens serrent une bouche en cul de poule qu'ils semblent pouvoir ouvrir et fermer à leur guise afin de moduler de doux chants sifflants. Un langage, sans nul doute, mais qu'Arturo s'obstine à trouver bien hermétique, même quand les bouches font l'effort de se tourner vers lui

et flûtent ostensiblement dans sa direction. Son absence de réaction intelligible semble agacer. Il se produit soudain une sorte d'altercation entre les trois siffleurs, puis l'un des blousés a comme un haussement de son absence d'épaules avant de se diriger vers un appareil posé sur une table flottante. Après action sur un commutateur, Arturo continue d'entendre les sifflements des culs de poule, mais l'appareil les double par ce qui, pour un esprit peu regardant, tiendrait lieu de traduction simultanée.

« Toi... ne inquiète pas. Venir loin avec... nous. Faire étude précise toi et comportement. Pas peur... »

Puis le traducteur semble tout à coup lancer une phrase apprise par cœur, peut-être copiée dans la bande-son d'un quelconque film américain : « L'important c'est d'être soi-même ! »

Le ton hésitant reprend pour préciser à Arturo : « Dormir pendant voyage, pas long, pas peur. » Un voile noir passe alors devant les yeux du jeune homme, qui se serait effondré s'il n'était encore retenu par le rayon tracteur.

Il se réveille, toujours debout et toujours maintenu par cette force invisible, mais cette fois-ci au centre de ce qu'il prend pour une petite arène d'une dizaine de mètres de large dans une pièce de grande hauteur. À l'issue du voyage, et pendant son sommeil, on a dû l'extraire du vaisseau abducteur pour l'offrir en spectacle à d'autres aliens siffleurs.

Face à lui en effet, des gradins en arc de cercle accueillent tout un aréopage à tentacules et globuloœil, habillé et coiffé selon des modes très diverses. Pour Arturo, toujours attentif aux élégances, l'ensemble professe un goût assez pitoyable même si certains s'en sortent mieux que d'autres. Cherchant à compléter le panorama, il tourne la tête pour apercevoir, derrière lui, un immense écran qui diffuse des images de la Terre. Aucun doute possible, puisqu'on y reconnaît notre belle planète bleue vue depuis l'espace d'abord, puis en surface, avant d'entamer une visite expresse de quelques activités

DE RIEN EN RIEN

**J**ean-Pierre voyait enfin la lumière au bout du tunnel.

C'est sûr, à commencer par une phrase aussi plate, on va perdre des lecteurs.

Pourtant, il faut bien commencer. Alors ? Alors on aurait pu trouver un autre prénom, par exemple. Parce que Jean et Pierre, comme premiers mots, ça vous attrape un air de petitesse qui n'offre rien d'enthousiasmant. Il faut comprendre le lecteur qui rentre de sa dure journée de travail (ou pire, qui s'y rend) dans des transports en commun bondés, ratissé par le stress et les remarques désobligeantes de ses supérieurs, éreinté par les efforts consentis pour maintenir l'image qu'il se fait de lui-même auprès des autres, ses collègues, ses contemporains de tous poils ; ce lecteur-là ou un autre, un autre, tentant de se concentrer sur ce qu'il lit alors qu'une flopée d'enfants querelleurs – forcément génétiquement modifiés, ce ne peut être ses gènes à lui qui s'expriment dans un tel tintamarre – dansent autour du canapé comme une tribu d'Arapahos sur le sentier de la guerre ; ce lecteur qui cherche un moment de détente et d'évasion, le voilà qui tombe sur *Jean-Pierre voyait enfin la lumière au bout du tunnel*. Ah, la grande évasion ! Certes, le lecteur se réjouit pour Jean-Pierre. Mais en ce qui le concerne lui, pas de lumière ni de bout à son tunnel. Le lecteur est coincé de ce côté-ci de la réalité, et ce n'est pas

une première phrase de cet acabit qui va l'en déloger. Il va falloir trouver mieux, mais ça ne va pas être facile.

D'autant que Jean-Pierre se nomme Jean-Pierre, qu'il n'y peut rien, l'auteur non plus. Et pas la peine de s'adresser aux seuls vrais responsables, les parents de Jean-Pierre : il ne sera pas question d'eux dans l'histoire, donc aucune raison qu'ils reviennent sur un choix fait voici déjà vingt-cinq ans pour redonner un peu de peps à une intrigue qui ne les concerne pas.

Ah, voilà une phrase intéressante :... *sur un choix fait voici déjà vingt-cinq ans pour une intrigue qui ne les concerne pas*. On y apprend que le héros a vingt-cinq ans, sans qu'on nous l'assène de manière frontale, du genre « Jean-Pierre avait vingt-cinq ans au début de cette histoire... » D'accord, on tire là des conclusions qui ne sont pas vraiment étayées. Par exemple, Jean-Pierre n'est pas forcément le héros, peut-être juste un personnage secondaire qui va se faire happer par un retournement de l'histoire au bout du tunnel. Les auteurs ont parfois cette façon retorse de vous installer un personnage pour mieux l'effacer dans une fin de chapitre abrupte où résonne entre les lignes l'écho de leur « Ha, haaa, je vous ai bien eus ! »

D'autre part, les parents de Jean-Pierre ont pu choisir son prénom plusieurs années avant sa naissance.

« Chérie, Poussin, Mamour... laisse-moi te toucher là, et plus tard je te promets de t'épouser. Même que si notre premier enfant est une fille, on l'appellera Saphronicia.

— Et si c'est un garçon ?

— Heu... ben, Jean-Pierre ?

— Ôte tes mains de là tout de suite ! »

Certes, ce n'est pas gagné. Nonobstant ces digressions, il nous suffira de penser que Jean-Pierre avait vingt-cinq ans au début de ce tunnel. Mais nous ne sommes pas bien avancés. Si le lecteur de tout à l'heure ne nous a pas encore lâchés, il pense déjà certainement à autre chose. Rappel à l'ordre.

Donc Jean-Pierre, le tunnel, la lumière... Jean-Pierre *voyait* la lumière. Pourquoi *voyait* ? Il ne la voit plus ? Il est

# *STORM RIDERS*

**L**a carlingue se secoue des épaules et des genoux. Dans ma gorge déjà toute spasmée, la Tequila d'hier soir vient bousculer le café du matin. Un atterrissage sans finesse, rien d'autre. À chaque nouveau modèle de navette, notre embrumé de pilote prend du mou dans les commandes. Malgré les heures de simulateur, il reste tellement anxieux que le premier vol spatial défie toujours vos capacités d'encaissement.

Et voilà, une nuée poisseuse embrase l'écran du cockpit. Entrée dans l'atmosphère. Chez nous, ce caillou nuageux ne ferait même pas un astéroïde de classe C. Mais il est habité et constitue l'intégralité du monde connu pour ses habitants. Qui ne connaissent pas grand-chose, probablement. Puisqu'ils n'ont même pas encore appelé à l'aide.

Heureusement, l'Alliance les tenait sous monitoring permanent depuis que leur civilisation avait été détectée. Enfin... civilisation ? D'après mon briefing neuro-implanté, ils n'ont dépassé l'âge des cavernes que pour construire des mottes de terre creuses qu'ils appellent sans doute maisons. Bon, d'accord, c'est joliment sculpté. Mais franchement, le vent aurait pu faire pareil sans que personne y mette les doigts.

C'est leur chance, d'ailleurs. Ils ont des doigts. Des mains, des bras, des jambes et des pieds. Une tête avec peut-être

un cerveau dedans. Mais alors, qu'attendent-ils pour s'en servir ? Enfin... puisque la Fédération les considère comme humanoïdes, acceptons-les dans la grande famille. Et volons à leur secours.

En effet, une force semble tout détruire à la surface de l'astéroïde – pardon, de la planète – sans laisser beaucoup de chances aux locataires. Cela arrive par vagues successives, et nous allons profiter d'un calme relatif entre deux quintes de toux pour organiser le déménagement des survivants.

Une équipe d'intervention comme la nôtre suffira à préparer le terrain. Avec son navigateur, son armurier, son pisteur, son transmetteur, et bien sûr son diplomate : moi-même. Carlos Spingo, Sphinx pour les collègues. J'aime la vie sous toutes ses formes, j'ai un vrai talent pour séduire et convaincre en douceur, je suis formé pour éviter le canardage, voire pour l'abréger. Oui, j'admets, je suis aussi tireur d'élite. Mais je n'aurais probablement pas à utiliser cette qualification annexe lors de cette mission. Il faudra juste persuader les résidents d'abandonner leurs crottes de terre crue avant le prochain coup de tabac. Facile, non ?

Sur l'écran de contrôle, l'embrassement de l'entrée atmosphérique laisse la place à une vision cotonneuse. L'orbiteur trace en pleine purée de pois. Ce pauvre Bitos de Jean-Paul va-t-il réussir à nous poser sur la place du village ? Vous le saurez après la prochaine série de secousses. Entendons-nous bien : il n'est pas mauvais pilote. Juste un peu... dilettante, avec un rien d'improvisation manche en main, une lecture récréative des instruments. Lui est persuadé de s'en tirer haut la main. Les autres prennent leur mal en patience, sauf quand...

« T'es encore paumé, Bitos ? Ou tu sais réellement dans quelle prairie tu vas crasher la brouette... Attends, j'ai une carte du coin, j'vais te guider pour le créneau. »

Sauf donc quand Napo le flingueur sent une légère impatience lui chatouiller les gâchettes. Je vais déjà devoir convoquer toutes les ressources de mon art diplomatique pour désamorcer cette situation potentiellement explosive.

« Écrase, tu veux ? Tu le laisses piloter dans le calme et la décontraction. Sinon, je raconte ce que ta mère faisait quand elle te surprenait à déguster tes crottes de nez. À toi les commandes, mon petit Jean-Paul, pose-nous donc en fleurette comme tu sais si bien le faire. »

Et voilà, douceur, maîtrise et finesse. Merci, Sphinx ! Napo retourne boudier dans son coin en se caressant les *blasters*. Tout ragaillardi, le Bitos nous vautre à la hussarde dans un nuage de poussière. Ça disjointe un peu les tôles et nous valse l'estomac. Quelques boulons à resserrer, un ou deux points de soudure : le décollage de retour se fera sans problème majeur. Une fois la mission remplie. Qui n'a pas encore vraiment commencé.

« Bingoooo ! Bon, on n'est pas vraiment là où le plan prévoyait, mais je vous ai posé pas loin d'une agglomération. Ouais, tout près... attendez voir : juste dessus, en fait. On a écrabouillé quelque chose... Faudrait peut-être que Carlos sorte présenter des excuses, non ? »

Je jette un œil par le hublot latéral. La poussière retombe doucement dans l'air calmé. Nous sommes environnés de hautes structures terreuses posées sur la plaine comme des poils de brosse. Toutes sont travaillées, ciselées, fraisées, chantournées, lissées, telles les œuvres exposées d'une armée d'artistes cyclopéens. L'orbiteur semble osciller en équilibre sur les restes d'une motte effondrée, entourée de gravats. Dommage pour le propriétaire : j'espère qu'il est bien assuré. Pour l'instant, nous sommes seuls. Personne pour constater les dégâts. Autant la jouer magnanime.

« Ne t'inquiète pas, Bitos. Si tu ne nous foirais pas quelques atterros, le boulot serait tellement simple qu'on n'aurait pas besoin de l'équipe. Ton talent de séducteur suffirait. Là, je vais peut-être avoir l'occasion de me distinguer. Je descends voir s'il y a besoin de sortir le constat amiable, et on se met en chasse du chef des glaiseux.

— Si tu vois quelqu'un, laisse un peu parler l'autre, pour une fois. Au moins le temps pour ton traducteur de se paramétrer. Si tu veux comprendre et être compris, bien sûr. »

# DISAPPARITIONS

S électionner <Télécharger>  
<Lecture>

Le document que vous allez voir n'a fait l'objet d'aucun trucage. Les circonstances dans lesquelles il nous est parvenu prouvent qu'il n'était pas destiné à la diffusion. Il s'agit de la bande vidéo enregistrée par la caméra de contrôle du trafic urbain, située Quai de la Mégisserie à Paris. Sa position élevée lui permet de couvrir plus de six cents mètres de voirie, entre le Pont Neuf et le Pont d'Arcole. La portion du champ qui nous intéresse se situe sur la gauche, le long du trottoir opposé au quai.

On remarque une partie d'un bâtiment coupé par le bord-cadre, sans vitrine ni terrasse de café. Cet immeuble abrite essentiellement des bureaux, avec quelques appartements aux étages supérieurs. Il dispose de deux entrées, surtout empruntées par des employés – à heures fixes – ou par des coursiers. Les piétons sur le trottoir ne font en général que passer, en direction du Châtelet ou du Louvre. Cependant, sur ces images, six personnes – deux hommes et quatre femmes – se sont arrêtées là. Elles vont être rejointes – mais pas tout de suite – par cinq autres. Ce ne sont pas des touristes admirant quelque curiosité de la Capitale. Aucun n'a d'appareil photo

ou de sac de voyage. Nous les voyons simplement arriver les uns après les autres, et ne plus bouger.

Remarquez comme ces six-là, arrêtés au milieu des passants, sont tournés tous dans des directions différentes. Il se pourrait qu'ils cherchent à s'éviter du regard, pour qu'on ne puisse établir de lien entre eux au premier coup d'œil. Savent-ils qu'ils sont filmés ?

Voici maintenant le septième personnage. Il semble marcher avec précaution. Nous avons conclu qu'il compte ses pas pour déterminer un emplacement précis. En effet, il revient en arrière, se tourne plusieurs fois vers le quai et vers le ciel. Maintenant il effectue deux pas de côté. Il paraît avoir trouvé la position qu'il recherche. Il ne la quittera plus jusqu'à la fin de cette première séquence.

Voici qu'apparaissent les quatre dernières personnes, séparément, deux par le haut et deux par le bas de l'image. L'une d'entre elles vient de traverser la voie au milieu des voitures et des autobus. Nous n'avons pas le son, mais on peut imaginer plusieurs coups de klaxon très parisiens. Est-ce pour arriver à l'heure à un certain rendez-vous que cet homme prend ce risque ? Peut-être...

Ce qui va suivre n'a toujours pas été expliqué. On voit que l'opérateur de la caméra a remarqué le manège du septième personnage. Depuis son centre de contrôle, il fait pivoter un peu l'objectif dans sa direction. Il essaye de zoomer, mais le champ devient trop étroit. Il repart donc en arrière sans qu'on ait pu distinguer vraiment le visage de l'homme. En tout, il y a maintenant sept femmes et quatre hommes. On note qu'ils ont tous à peu près la même taille et la même allure générale. Une étude en gros plan a montré que leurs visages aussi paraissaient semblables, comme apparentés.

Regardez bien ce qui va se passer maintenant. Toutes ces personnes vont se regrouper, d'abord par paires, puis autour du septième personnage qui ne bougera pas. Leurs regards ne se croisent jamais, mais observez le mouvement des mains. Ils semblent tous se caresser du bout des doigts,

# *STAR TRASH*

De l'origine des cubes  
et de leur utilité à long terme

**I**l n'y a toujours eu que deux façons intelligentes de traiter avec une sonde *Markus* : lui fournir le code du jour, ou ne pas croiser dans ses eaux. Mais les cubes s'en fichaient.

*Markus*, c'était ce modèle de sondes spatiales militaires américaines déjà anciennes. Elles dataient, oh, de plusieurs décennies, de l'époque où les acteurs-présidents des États-Unis jouaient à la « Guerre des Étoiles ». La mission des sondes était simple alors. Identifier vite et flinguer fort, si besoin. Les *Markus* ne savaient que se tenir à l'affût, tapies quelque part dans le système solaire, et attendre l'ennemi. On avait volontairement limité leur mécanisme pour contrer le corollaire de la loi de Murphy : tout ce qui fonctionne est appelé à foirer un jour. Et pour l'instant...

La série *Markus IV*, c'était un propulseur, un détecteur, un émetteur-récepteur, un calculateur, et un gros laser deutérium-fluor : rien d'autre. Un vrai chien de garde, programmé pour déceler tout appareil en mouvement dans son secteur, puis pour le détruire fissa s'il n'émettait pas les codes en vigueur. Et pour *Markus*, le seul bon code était un code américain ! Un système aussi simple semblait difficile à prendre en défaut, ne risquait pas la panne, juste l'excès de zèle. On aurait pu objecter que cette efficacité inconditionnelle représentait

l'inverse même du principe de dissuasion. Son existence était donc demeurée secrète pour la plupart des membres du Pentagone. Seuls les Russes avaient tout de suite été au courant. Mais, depuis le temps, ils ont tous oublié.

Depuis leur lancement et jusqu'à voilà un an, la position des *Markus IV* n'était répertoriée nulle part. Comme les sous-marins nucléaires, elles pouvaient frapper de n'importe où. Même leurs maîtres ne savaient les situer exactement. Les rapports *Markus* étaient censés parvenir au *Space Command*, répercutés par plusieurs satellites relais pour bien en brouiller l'origine, codés et identifiés par un préfixe qui les dirigeait vers leur seul destinataire autorisé, quel que soit l'organisme récepteur. Des rapports de destruction uniquement, puisque *Markus IV* n'avait rien d'autre à dire que *Je l'ai vu, je ne l'ai pas aimé, je l'ai cramé !* Heureusement, depuis leur mise en service, personne n'avait reçu aucun rapport *Markus*. De telles armes avaient toujours été à la fois en avance sur l'éventualité de combats spatiaux, et en retard sur l'évolution des conflits terrestres.

Disséminées aux confins du système solaire ou camouflées dans les cônes d'ombres des planètes proches, les *Markus* n'avaient plus aucune utilité, se taisaient et se faisaient oublier.

Mais, voilà près d'un an, un modèle *Markus IV* était tombé en arrêt devant le premier cube.

Lors de la réception du rapport, les quelques gradés habilités à le lire se le passèrent comme une patate chaude dès qu'ils eurent compris les implications de son contenu. Cela aurait pu durer et se perdre dans les méandres du Pentagone, jusqu'à ce qu'un petit lieutenant Smith (ou Stone, ou Jones) ne puisse éviter plus longtemps d'en prendre la responsabilité. Il faut comprendre : être le premier signataire sur un document officiel émettant l'hypothèse d'un contact avec un artefact manufacturé hors système solaire, cela peut faire tache même dans les états de services les plus propres.

Avant lui, personne n'avait pris ce risque. S'il fallait s'en tenir à l'opinion frileuse du Colonel Kurz (ou Kranz, ou Jung) alors à la tête du *Space Command*, la cible de *Markus* ne serait qu'un petit plaisantin d'astéroïde venu taquiner une vieille sonde déclassée. Pourtant, au premier coup d'œil sur l'écho-rapport traduit en données graphiques, on voyait bien une forme beaucoup trop régulière – un cube presque parfait – pour être la signature radar d'un objet naturel.

Ce fut d'ailleurs l'avis de *Markus IV*, qui l'avait immédiatement classé parmi les candidats au *Badaboum*. L'intrus ne correspondait à aucun des éléments de plates-formes ou de transports contenus dans ses répertoires. Il n'émettait pas de code ami, pas plus que de code ennemi. En fait, il n'émettait rien du tout. Ni chaleur, ni lumière, ni signal radio, rien. À part peut-être un vague fond de radioactivité.

Le calculateur des modèles *Markus* n'ayant pas assez de puissance pour être perplexe, *Markus IV* se retrancha sur ses fonctions de base, et vida tout le réservoir de son laser sur le cube. Sans le moindre effet. La sonde fit ensuite mécaniquement son rapport, ce qui délégua au *Space Command* la mission de se sentir perplexe.

Quoi qu'en pensent les auteurs de science-fiction, l'arrivée d'un engin d'outre-espace n'était alors prévue par aucune procédure militaire. Et personne, dans tout l'organigramme du Pentagone, ne semblait habilité à traiter ce genre de problème. On dépêcha donc un émissaire d'un grade intermédiaire auprès du Lieutenant Smith (ou Stone, ou Jones), lequel avait (d'un point de vue typiquement bureaucratique consistant à confondre le document et l'événement) créé toute cette situation en signant son étrange rapport.

Écoutez, on s'y croirait :

« Lieutenant, vous êtes le premier à avoir pris connaissance du contenu de ce rapport...

— Ce n'est pas tout à fait exact, mon Commandant...

— Je m'en doute, j'ai pu consulter le dossier de vos supérieurs et des autres membres de votre groupe. C'est

toutefois la version à laquelle nous nous tiendrons, si vous êtes d'accord. »

Le lieutenant sait percevoir le soupçon de menace judicieusement placé dans le ton en fin de phrase. Et par cela, le commandant se confirme *in petto* que le lieutenant possède bien les qualités nécessaires pour sa nouvelle mission, quelles qu'en soient les suites. Il reprend donc :

« Que pensez-vous, *sincèrement*, du contenu de ce rapport ?

— La sonde *Markus IV* a interprété comme une menace l'intrusion d'un objet dans son secteur, et a tout fait pour le détruire. L'image qu'elle nous a transmise montre un cube trop régulier pour ne pas être manufacturé, d'autant que ce cube a résisté à trente-sept secondes de laser haute puissance. Son relevé de trajectoire indique une origine extérieure au système solaire. Je ne peux rien conclure officiellement, mais *sincèrement*, je crois que nous avons de la visite.

— Et de quoi auriez-vous besoin pour traiter cette... visite ?

— Deux questions, d'abord : pourquoi moi, et qu'entendez-vous par *traiter* ?

— En tant que seul personnel *officiellement* au courant, vous pointez en tête des candidats à la responsabilité de l'affaire. Surtout si l'on ne parvient pas à maintenir une certaine confidentialité. D'autre part, bien que nous n'ayons pour l'instant aucune intention de reconnaître *officiellement* l'existence du phénomène, le haut commandement compte bien ne pas se laisser surprendre plus qu'il ne l'a déjà été. Grâce au rapport *Markus*, nous avons une longueur d'avance. Vous disposerez donc de tous les moyens pour nous la conserver. Voilà ce que nous entendons par *traiter*. »

Ainsi un simple lieutenant se trouva-t-il à la tête d'une unité d'élite virtuelle, la Planetary Task Force, constituée en majeure partie d'ordinateurs, mais aussi d'astronomes, de physiciens, de météorologues et même de sémanticiens, tous recrutés à leur insu pour programmer, nourrir et faire tourner les machines. La plupart d'entre eux ne travaillaient

# *PLAY-BACK*

**I**l va falloir que je leur raconte. Pas de problème. Mes potes et moi, on a fait ce qu'il fallait, blancs comme neige. Surtout moi. Et puis, c'est pas une cour martiale qui va me faire peur. Surtout qu'on a rien à se reprocher. À part peut-être Svenn, mais on ne tire pas sur une ambulance, hein ? Pour le reste, nickel Thor ! Notre marque de fabrique...

Jean-Paul nous a réussi un de ses rares atteros sans casse : à noter en sa faveur. Svenn, Monsieur Communications, s'est arraché un moment la tonsure pour décrypter les transmissions ; il a fait son job, personne n'est forcé de réussir à chaque coup, il va s'en remettre. Bison était sur ses gardes, très Bison, quoi. Il a vu venir et ça n'a rien changé. Côté négociations, Carlos s'est trouvé un peu à court d'interlocuteurs. La diplomatie s'arrête quand les flingues parlent. Après, ça s'est passé juste bien, façon moi-même. Quand Léon joue de la gâchette, la loi et l'ordre de l'Alliance s'imposent à tout contrevenant.

Moi je dis : le commando Thor a assuré, comme toujours. Alors faut pas qu'ils viennent trop me chercher, les galonnés. Ils n'ont qu'à nous suivre, en opération, pour voir comment ça se joue. C'est nous les vrais de vrais, les durs de durs, les tatoués. Pas ces culs de plomb rivés sur leurs sièges à roulettes. Bien protégés derrière leur petit bureau. Ah, ils se croient forts ! Et à combien ils se mettent contre moi, hein ? Quatre,

dont un général, deux colonels et un gratte-papier. Pfff... Qu'une bouchée, il va en faire, le première classe Léon ! Je les attends. Je les prends un par un ou tous les quatre en bloc. Ça va saigner !

« Alors, première classe Colonna Léon, qu'avez-vous à nous dire sur cette opération ?

— ... C'est pas moi, m'sieur, mon général, j'ai rien fait ! Demandez aux autres, ouais, Jean-Paul, Svenn, Carlos, Bison, demandez-leur à eux... C'est eux qui nous ont mis dans la panade. Tous. Moi, j'ai rien à me reprocher, vous pouvez rien me reprocher. C'est pas moi, j'étais même pas là ! »

\*\*\*

Il faut que je lui raconte. Merde. Il faut. Sinon, je vais porter ça tout le temps. C'est déjà trop lourd. Je ne vais quand même pas pleurer. Pas moi. Pourquoi j'en suis là ?

« Allez-y, Svenn, racontez-moi. Ça ne peut que vous faire du bien. »

Une blouse blanche. Une gonzesse en blouse blanche. Elle doit être toubib, psycho-médoc ou quelque chose qui bosse avec la tête. C'est vraiment ça qu'il me faut ? Quelqu'un qui bosse dans ma tête ? Peut-être... En temps normal, je l'aurais trouvée mignonne, je l'aurais même entreprise au charme nordique. Mais là, ça passe pas. J'ai un truc dans la tête.

Elle a raison, il faudrait que je lui raconte. Pragmatique, les pieds sur terre. Je commence où ?

« Commencez donc par le début. »

Le début... On rentrait d'une parade sur Klash. Une fête commémorative pour l'anniversaire du grand jour héroïque. Celui où notre unité était venue remettre de l'ordre dans une colonie pénitentiaire à coups de *nervo-gas* et de *pulsoblasters*. Face à de pauvres *convicts* aux mains enveloppées de chiffons et juste armés de pieds de lit en ferraille. De l'héroïsme pur !

Et c'était presque vrai. Pas trop de dégâts au final. Des morts, bien sûr, des éclopés aussi, des gars qui finiraient leurs

jours en respirant par une machine. La routine. Héroïsme de routine. On ne fait pas d'opération sans casser de la baston.

C'était il y a un an. Ça valait bien une commémoration. En grande tenue, avec toutes les médailles dehors. À la parade, Jean-Paul faisait le jeune homme devant des gamines qui nous lançaient des fleurs. Des filles de matons peut-être, dont le papa avait été sauvé du lynchage par notre intervention. Carlos sortait son charme de politicien en campagne, une vraie pub pour les forces de police de l'Alliance. Napo – enfin, Léon – roulait du biceps sous sa graisse. Ce trouillard. Il n'avait pas pu s'empêcher de se glisser un holster sous l'aisselle et probablement un couteau dans chaque chaussette. Minable ! Bison restait aux aguets. Chez lui, ce n'est pas de la peur : c'est un état d'esprit. Il flaire. Même content, honoré, couvert de fleurs, il flaire. Il n'y avait peut-être que moi pour me sentir déplacé. La fête, la joie, la musique martiale et les fleurs, juste sous les remparts du pénitencier où les pauvres gars que nous avons dézingués un an plus tôt finissaient de crever. Ça faisait lourd.

« Concentrez-vous, Svenn. Ça, c'était avant. Que s'est-il passé après ? »

Après ? On est rentrés chez nous. Comme on était venus. Navette d'intervention standard. Léon encore tout gonflé de gloire : il arrivait à peine à boucler son harnais. On avait quartier libre. Jean-Paul – c'est le navigo-pilote du commando – nous a demandé si on taillait trace directe ou si on faisait un peu de tourisme. Carlos était plutôt pour rentrer. Léon pour aller se montrer. Bison la fermait, comme d'habitude, mais il a dû voir mon air déphasé. Il a eu un geste du tranchant de la main pour dire « Droit sur la maison ! » Mais Jean-Paul, notre Bitos, c'est un vrai gamin. Il a commencé à suivre une route en hypospace, droit dans un champ d'astéroïdes. Plein gaz. Pour frimer et nous remuer la tripaille. Et c'est là qu'on a reçu le signal.

\*\*\*

# *ORGANUM*

OU

« Prière de ne pas s'adresser au conducteur »

« S  
S  
S  
S  
S  
S  
S  
S  
S  
S  
s  
s  
o  
o  
o  
o  
o  
o  
o  
o  
u  
u

« Hé, Castafoirus... c'est toi qui nous fais ce concert à la gondole ?

... Faudrait p'têtre que tu chantes plus droit, ça secoue de partout !

u

u

... Ho, toi, à la barre. Tu m'écoutes ? Les passagers commencent à se plaindre...

o

o

o

i

i

... Ouais, ils vont finir par gerber partout. Et rien à voir avec ce qu'ils boivent.

i

I

I

A

a

a

... Allez, lisse la note. *L'Organum*, c'est pas une barquette à godille.

a

a

... D'ailleurs les deux plantons de la chambre d'écho sont déjà sur le flanc.

a

a

a

... Tellement malades qu'ils ont même pas pu m'empêcher d'entrer.

a

a

o

o

o

o

o

o

... 'Tain, concentre-toi, tu nous modules droit sur un champ d'astéroïdes.

I

I

**LIBÉRÉ SANS DÉLAI**

**I**l faut absolument que Gabriel arrive à l'Institut avant que la situation se détériore un peu plus. L'appel angoissé de Tran ne laissait place à aucun doute :

« J'ai la drouille, Gab... Gn'est bas glair ce pruc. Diens vite me gercher sidon chais bas zgui va sbazzer. Kagne-toi... Dorbel, magne-doi ! »

Le phrasé du vieux chercheur demeurait aussi indéchiffrable que la teneur de son discours, mais la concordance des deux était limpide : quelque chose avait foiré dans une expérience.

*A priori*, Gabriel ne connaît rien au domaine de recherche de Tran. Pour que celui-ci fasse appel à lui, son plan de réalité doit être salement gondolé. Il n'y a pas de temps à perdre, même si « trop tard » est la première idée qui vient à l'esprit lorsqu'on raccroche après un tel coup de fil. Mais le temps est notre ami. Le temps est un allié chaud et accueillant à qui sait le prendre dans le bon sens. Gabriel le flatte et s'y ménage juste la place nécessaire pour foncer, et pointe *illico* à l'Institut, troisième étage, département neurochimie, labo du professeur Tran Lee.

Le calme se taille en ces lieux un règne de cimetière sous-marin. À première vue, tout cela sent l'erreur d'aiguillage : il ne s'est rien passé ici depuis les premiers tests sur l'ecstasy

au siècle dernier. De nuit, on ne voit rien d'autre que les stations de travail qui brillent en écran de veille. Même les rats qui d'habitude grignotent dans leurs cages ont donné leur soirée aux mandibules. Pourtant, ça renifle dans un coin. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas là d'une métaphore facile pour dire que ça pue, mais d'un nez rattrapant sa morve d'après chagrin.

Oui, Tran est là, tassé comme une pile de linge sale sous le carrelage blanc d'une paillasse. Et s'il ne pleure plus, ça ne date pas de loin. Ses yeux à la Gengis Kahn ont dû lâcher plus d'eau que le barrage des Trois Gorges par grande crue du Yang-Tsé. Et il en reste, c'est tout gonflé, ça déborde par le nez. Qu'a-t-il bien pu lui arriver ? Ce ne sont tout de même pas les caprices de Sainte Recherche qui peuvent mettre un scientifique dans un état pareil, non ? Ou alors : peut-être le chercheur a-t-il cessé de chercher pour commencer à trouver... Et là, c'est le début du grabuge.

Gabriel le sort de sa cachette avec des politesses de déménageur. Le corps malmené du petit vietnamien s'abandonne sur une chaise à roulettes avec assez de gîte pour verser par grosse mer. Mais Gabriel le retient d'une poigne sans rémission. De toute façon, Tran a l'air perdu entre deux mondes. Dans le nôtre, rien ne semble l'atteindre complètement. Pas moyen de savoir quel genre d'anesthésique le maintient à mi-chemin... À moins que, cette éprouvette, sur la paillasse ?

« Tran, tu t'es mis bien minable, là. Qu'est-ce que tu as bu encore ? »

Il faut savoir que, bien que manifestement asiatique, le chercheur a envers l'alcool des humeurs de boyard. Ce n'est pas la première fois qu'il roule sur le carrelage avant d'avoir fini sa ligne d'équations. Il suffit de voir ses formules danser sur le tableau crayeux pour comprendre que la main qui les trace n'affiche pas toujours une sûreté chirurgicale. Un esprit moqueur soutiendrait que ses idéogrammes ont pris de la bouteille.

« Tran, tu reviens ? Si tu ne me dis pas ce que tu as avalé, je te fourre tout nu sous la douche. Et elle ne sera pas très très tiède ! »

La petite tête chercheuse déplisse un œil d'où la marée se retire à peine. Il reste sur la grève de ses paupières comme une mousse de panique. Boire n'a pas pu le mettre dans un état pareil : il a fumé aussi !

Pourtant, il se reprend. Ses mains émergent et montent vers les yeux, leurs doigts tout juste décrispés, dressés comme une section à l'inspection. Il les regarde avec un reste d'appréhension, les agite doucement, et vient poser un index précautionneux sur la veste de Gabriel. Ce qu'il sent doit le rassurer parce qu'il soupire et s'avachit de soulagement. Pour peu, il s'endormirait !

« Hé, Tran, ne me laisse pas en rade. Tu m'expliques, on te soigne, et tu fais ton petit clopet ensuite, d'accord ?

— Gn'est bong, z'est parti. Y a blus de draces de cette valeté. J'arribé mieux à tarler aussi. Avant, y avait tas moyen. D'aurais rien compris toute manière. Dévâ que c'est pas clair dans ma tête !

— Boaff... tu t'es mis une grosse murge, le rassure Gabriel. Rien de bien nouveau.

— Qui qu'a bu ? Pas ça (geste du pouce qui clique sous l'incisive) ! Du jus de pomme... »

Tran se sait impayable quand il nous fait Ventura, période Tonton Audiard. Rarement on aura vu un petit Tonkinois rendre aussi bien l'accent de Montauban. Mais au moins, le voilà rebranché sur le courant continu de notre belle réalité.

« C'est cette cochonnerie-là (il désigne l'éprouvette). Je m'en suis mis sur les doigts sans faire gaffe, et c'est parti en vrille... »

Concis, honnête et pas bégueule. Il faut reconnaître à Tran une franchise d'expression dont on hésiterait à gratifier la plupart de ses collègues par peur de leur tresser des lauriers indus. Lui ne cherchera jamais à étouffer sa faute sous des formules. S'il vous dit qu'il a été regrettamment maladroit, c'est que ça s'est passé comme ça. Point.

# *JUNGLE SESSION*

**D**u vert partout. Rien d'autre. Pas un point d'atterrissage. Normal qu'on y aille à poil. Sans vaisseau, je veux dire. Juste les *exosquelettes*, et chute libre.

J'ai bien aimé le largage.

La combinaison pressurisée, fermée comme un coma.

L'accélération à l'éjection, un vrai coup de pied là où il faut.

Et puis le silence de l'espace.

Je suis bien dans ce flottement. Peur de rien. Puisque je ne peux rien. À quoi pensent les autres ? Est-ce qu'ils pensent ? Parfois je me demande. Ils parlent, c'est sûr. Mais penser, ça... Pas le temps. Toujours à fond. À se comparer les biscotos. À se vanter pour un rien. À en rajouter pour se cacher leurs peurs.

Entrée dans l'atmosphère. Ça siffle et ça brûle. L'air qui me freine et me tasse dans ma coquille : le bas existe à nouveau. La combinaison passe en mode atmosphérique. Je retrouve des yeux. Et tout est vert. Une forêt. Cela moutonne jusqu'à l'horizon, incurvé, loin. Une jungle, oui. Je le sais. Rappel des données mission.

Terrain : planétoïde D-J90

Objectif : Jason Trent et Shaouiluïn (humanoïde classe 0.7)

Contexte : détournement d'une navette pénitentiaire, autodestruction réglementaire tardive, fuite des mutins, personnels morts ou otages.

Mission : éliminer les mutins et récupérer d'éventuels survivants. Dans cet ordre.

Traduction personnelle : une doublette de bagnards a réussi son évasion au cours d'un transfert vers Klash. Une première. Si ça s'ébruite... Pas question de les laisser devenir une légende. On traque et on détruit, sans tenir compte du coût en personnel. Nos objectifs : un humain standard et un alien bipède haut d'un petit mètre cinquante. Victimes collatérales à prévoir. Sur cette planète inhabitable, jungle à quatre-vingt-dix pour cent, probabilité zéro pour une fugue sans casse. Encore moins de chance avec mes coéquipiers dans le panorama.

Canardage et bousillage sont les mamelles de nos voyages. Tiens ? Voilà que je formule à la Jean-Paul. L'ami du beau langage est en train de chuter aussi, boule de feu parmi les cinq boules de feu qui trouent cette atmosphère. Le commando Thor, déjà flambant ! Les quatre cavaliers étaient cinq, c'est bien connu. À nous l'apocalypse, au moins localement.

Nous arrivons pour finir le boulot : personne n'aurait dû survivre. C'est la règle en cas de détournement. Dès le premier incident en vol, une navette cellulaire doit s'autodétruire ou se crasher. C'est affiché en gros, dans la carlingue. Ça décourage les vocations. Mais pas cette fois. En dessous de moi, une longue saignée brune. Trace du crash. Mauvais choix de l'équipage : il fallait s'exploser en vol. La jungle a pu amortir et laisser fuir des survivants. Le pilote a peut-être compté s'en tirer. Mauvais choix, et du boulot pour nous.

Fin du commentaire : je tombe comme une pierre. Sur du vert. Et je passe à travers.

Le calculateur du squelette externe a réglé l'angle d'arrivée. Retournement en phase finale. Pattes en avant, deux secondes de rétro-fusées. La structure encaisse, sinon j'aurais mangé mes genoux. Je pulvérise la cime des arbres. Démolis trente

mètres de branches. La lumière s'éloigne. On cogne de partout. Stabilisation finale dans une gerbe d'éclaboussures. Du marécage grouillant. Autour de moi, les impacts des équipiers. Ça charcute la forêt sans ménagement. Nuit presque totale au sol. Le soleil – ou l'étoile du coin – n'est plus qu'un souvenir. Sortir du bourbier.

Les vérins du squelette s'activent. Une patte qui sort. L'autre qui s'enfonce. Une vraie glu. J'en ai vite jusqu'à la taille. Chaque mouvement m'embourbe un peu plus. Ou alors... quelque chose s'enroule et me tire en bas. Décision à prendre. Rétro-fusées ? Je crame de la vase jusqu'à plus de carbu. Des bulles et de la vapeur, mais je m'enfonce à nouveau. Plus le choix : procédure d'éjection.

Transfert express du paquetage de base sur la *combi*. Un claquement, je me sépare du squelette et saute jusqu'à du plus ferme. Abandonnés : trois jours de vivres et d'énergie, tous mes gros calibres, et le positionneur satellite. Je m'en passerai. On ira au jugé, avec le minimum ; chevaux légers. J'aime autant.

L'*exosquelette* disparaît dans un bruit de succion. Marais gourmand. Je piétine sur un tapis de feuilles mortes et de bestioles. Ça s'enfuit entre mes bottes. C'est moi qui fais peur, je préfère ça.

À l'écoute. La jungle respire comme une machine au repos. Mais elle retient son souffle. Notre présence ? Peut-être. De gros prédateurs ? Je le sentirais. J'espère. C'est mon job. Pisteur, éclaireur, renifleur d'embrouilles. On compte sur moi. Pourtant, pas vu venir le coup du marécage vorace : tombé droit dedans. Tant pis. Autant rattraper ça en étant plus attentif. Profiter du silence et sortir les antennes.

- « Eh, Bison ! On largue aussi nos squelettes ? Hé oh...
- Mais non, Bitos ! Sauf si tu veux tout faire à pied...
- Vos gueules, vous deux. On est peut-être pas tout seuls.
- Et alors ? Tu crois que ça pose un problème ? »

Quatre voix et des claquements de culasse. Tant pis pour le silence. Donc le commando est regroupé. Dans l'ordre. Le pilote, Jean-Paul, dit Bitos ou Dugland par les jaloux. Beau

gosse. Un gamin. J'ai comme une tendresse pour lui, parce qu'il croit à ce qu'il fait. Dommage que ça ne suffise pas toujours. Puis Svenn, spécialiste transmissions. Expert en tuyaux, nul en contenu. Incapable de dire ce qu'il faut quand il faut. On l'appelle aussi Bergman parce que c'est son nom. Il se remet tout juste d'un gros choc. À surveiller. Après : Carlos, notre diplomate. Toujours sûr de lui. En impose à n'importe qui. Sauf QI supérieur à une huitre. Ne l'appeler que pour faire semblant de résoudre les conflits avant de faire intervenir Napo. Napo, donc, ou Léon : armements et destructions massives. Parano et pétochard à tuer. Capable du pire. Ce qui revient parfois au meilleur, dans les situations où on nous jette. Et parfois non. Je ne l'aime pas. Mais je le respecte. Comme on respecte celui qui tient le plus flingue.

Et les voilà, tout perdus dans la jungle, et comptant sur moi pour retrouver ceux qu'on doit rattraper. Cinq contre deux. Et encore, l'un des deux est tout petit, même pas humain. Je ne sais pas où ça va foirer. Mais ça va. Question d'habitude.

« En attendant, j'ai bien calculé le largage, hein ? Z'avez vu ? Fortiche, le Jean-Paul, qui c'est qui dit merci ? D'après mon tracé, on est tout près de l'épave. On va voir ? »

Oui, Jean-Paul, pas trop mal joué. On va voir. Passe donc devant. Les autres suivent en bourrinant du squelette mécanique. Ils essaient de manœuvrer dans les branchages. Ça pompe dans les vérins. Ça casse du bois. Discret comme un troupeau. Et lent.

« Fait chier, cette colle. Eh, Napo, tu nous ouvrirais pas un chemin au *blaster* ? »

Sacré Carlos, toujours le mot pour rire. Mais pas question d'y aller au canon. Pas seulement pour le silence. Je me fous de la discrétion : la cible sait bien qu'on est à son cul. L'approche peut toujours faire du bruit, on fera les derniers pas sur les pointes, c'est tout. Mais je veux garder de la charge. Pas vider de munitions pour tracer l'autoroute verte.

D'un signe, je l'arrête et ils comprennent. D'un autre, je les invite à s'éjecter de leurs *exo*. Extraction des fantassins.

ET PUIS BANG !

L'enfant se tient devant le bourgeon, l'air aussi impatient que déçu. Il sait qu'il n'a pas encore l'âge, mais il voudrait, oh oui, il voudrait ouvrir comme les grands.

« Ouvre-toi ! »

Il pourrait répéter l'ordre, mais il sait que cela ne sert à rien. D'autre part, si l'on ne faisait que ce qui est utile...

« Vas-tu t'ouvrir, oui ? ! »

— Tu n'y arriveras pas comme ça... »

L'enfant n'avait pas senti l'adulte approcher. Il reconnaît pourtant l'un de ses pères, celui qui a toujours fait preuve du plus de raison. Le plus ennuyeux aussi. Mais peut-être l'adulte le sait-il et en joue-t-il, pour bien tenir sa place dans le long processus d'éducation qui conduira l'enfant à maîtriser l'éclosion.

« ... Il ne s'agit pas d'une ouverture au sens où tu l'entends. Cela doit partir de toi : en nourrissant le bourgeon, tu lui apportes les qualités uniques qui vont lui donner envie de s'ouvrir. Mais tu n'y arriveras qu'en achevant ta quête. Prends ton temps : c'est la quête qui te nourrira. Pas la colère ou l'envie. »

Encore cette histoire de quête. L'enfant n'a aucune idée de ce que cela veut dire. Comme un brouillard fuyant dans lequel

se diluerait son insistance, une esquive toujours disponible, dont useraient les adultes contre sa curiosité. Être grand ressemble à un jeu bien amusant où chaque question d'un enfant rapporte un point, et chaque réponse évasive en rapporte dix.

« Bon, d'accord. Je veux partir pour ma quête, maintenant. Tu m'emmènes ? »

L'agitation impatiente des enfants ne les entraîne jamais très loin de la vérité, et peut en même temps les pousser à lui tourner radicalement le dos. Être petit ressemble à une vaste partie de colin-maillard où l'on ne se cogne qu'à soi-même.

« Personne ne décide pour la quête. Ni toi, ni moi. Si tu la cherches, elle te fuit. Si tu l'attends, elle t'évite. Si tu vis, elle te trouve. »

Et voilà ! Encore une énigme pour gagner du temps. Aux jeunes, tout est si long : attendre, grandir, devenir... Et aux vieux tout paraît si court : attendre, nourrir, finir. Et pourtant ces temps divergents doivent se rencontrer pour que les choses avancent. Gagner du temps, oui, le meilleur moyen de ne pas le perdre.

« Cesse de t'obstiner sur ce bourgeon et va. Joue, rencontre, essaie et trompe-toi. Tu verras bien... »

Alors l'enfant pétrit une boule de cris bien amalgamée de colère et la projette vers l'adulte, lequel s'éparpille de surprise sous le coup.

« Tiens ! J'essaie ça ! Et si je me suis trompé, on verra bien... »

Puis il se concentre à nouveau sur ce bourgeon qui incurve le vide. C'est ce qui l'avait attiré dans ce lieu.

L'adulte se ressaisit et s'éloigne, chérissant cet instant qui le remet en contact avec ses propres errements de jeunesse.

Un autre enfant s'approche. Le vide alentour vibre tellement de sa gaieté et de sa curiosité que le bourgeon inerte en devient tout palpitant.

« Eh, va-t-en ! Tu vas popper mon bourgeon avant qu'il soit nourri !

— Oh, un bourgeon nouveau ? On appelle quelqu'un pour le faire éclore ? J'aimerais tellement voir comment ils font. »

Est-il possible d'être aussi proches en âge et de se sentir aussi éloignés en maturité ? Confier l'éclosion à un adulte ? Autant retourner en nursery et reprendre à zéro toute une vie de larve. Ah, injustice suprême d'une temporalité qui suit son cours imperturbable sans daigner s'accélérer pour quelques élus !

« C'est ça, va donc chercher un adulte. Et choisis-le bien. Ce bourgeon est trop prometteur pour le confier à n'importe qui. Je reste ici le surveiller : que personne ne puisse l'entreprendre sans avoir le niveau requis ! Vas-y et prends ton temps. Tu grandiras en cela. »

Et le tour est joué. Le bourgeon retrouve son calme alors que s'éloigne l'esprit turbulent, déjà dispersé dans des pensées fugaces. Resté seul, l'enfant impatient peut se replonger dans ses propres abîmes.

Comment faire éclore ? Où partir en quête alors que l'essentiel est ici, singularité posée dans un océan de possibles ? Rester et attendre ? Partir et risquer de tout perdre ? Une faim endormie se réveille soudain et règle d'un impérieux besoin ces questions sans réponses. Un vide intérieur à combler, et tous les choix sont faits. L'enfant quitte sans regret ce voisinage singulier et part en recherche de l'esprit mère.

Il trouve rapidement, guidé autant par sa fringale que par l'aura de contentement qui émane de la mère et s'étend comme une nappe accueillante dans toutes les directions. Avidé, il s'approche de cette source de volupté totale dont les vibrances accaparent tous ses sens. Il n'y sera pas seul, une dizaine d'autres jeunes s'abreuve là, certains tout juste sortis des volutes de la nursery.

« Approche, viens me dire. Les petits, faites un peu de place à votre frère explorateur. »

Vous pouvez compter sur une mère pour tout savoir de vos besoins. Mais pourra-t-elle les satisfaire ? Ou voudra-t-elle ?

LA DERNIÈRE  
MARCHE

Poétique de l'extinction

*« Tout auteur amateur qui n'a pas écrit sa « fin de l'humanité »  
à trente ans n'est qu'un Jean-foutre »*  
Eddi Garr — Ce que j'en pense et le bruit que ça fait

**V**oici l'histoire telle qu'elle aurait pu être racontée. La source du temps se tarit, l'aube fuit par delà les cimes, rien ne nous retient plus.

Or vint le jour où les hommes furent si peu nombreux qu'ils se rassemblèrent pour leur dernier voyage. Leur quête était Dieu : pas mal, mais rien de bien nouveau, même dans la forme. Censé apporter une réponse exploitable à toutes leurs interrogations, cet ultime pèlerinage autour de la planète ne fit que précipiter leur fin. En même temps, lorsqu'on connaît un tant soit peu la nature humaine, il est permis de n'être pas surpris.

Nul n'est plus là pour dire dans quel esprit subtil naquit la décision du départ. Peut-être fleurit-elle en de multiples terreaux, irrigués par une inextinguible soif de neuf et engraisés à l'adage « Ailleurs, l'herbe est plus verte ». Il est certain aussi que la vacuité des existences fut un moteur à mouvement perpétuel dans la recherche d'un Père à qui

exposer une colère générale et finale. Une sorte de Dieu, qu'on ne savait où trouver, mais qui était sûrement là-bas, loin devant. Puisque derrière il ne restait rien.

En fait, au moins une fois cela se passa ainsi : un particulier, qui pourtant n'avait pas vu *Forrest Gump*, partit un matin chercher des cigarettes et ne s'arrêta plus. Chacun de ceux qu'il croisait, sur cette terre en voie de désertification, lâchait tout, famille, besogne, propriété, pour le suivre avec curiosité. Estiphonias Compradinor – le nom du particulier, puisque vous le demandez – faisait alors une brève halte. Fixant parmi la foule naissante le curieux prêt à lui emboîter le pas, il demandait :

« Et qu'est-ce que tu crois qu'on va manger en chemin, l'ami ? »

Ce qui tendrait à montrer que le marcheur n'était pas totalement dégagé des contraintes matérielles.

Complaisant, le curieux se chargeait alors des vivres qu'il avait en réserve, quelques outils aussi, des vêtements, puis rejoignait la marche qui l'accueillait avec avidité, comme tout ce qui promettait d'améliorer l'ordinaire. L'humain reste humain, même sur les routes poudreuses et incertaines de son avenir. Ailleurs et en d'autres moments, tout porte à croire que cela se passa tout pareil.

Un jour vint aussi où Compradinor croisa Sentandino et sa propre bande, qui descendaient d'une haute chaîne montagneuse. Estiphonias Compradinor, grand, massif, vêtu de bandes de cuir enroulées tout autour de son torse et de ses membres puissants, arrêta toute sa troupe d'une simple pause dans la cadence de son pas énergique. De son côté, Corniño Sentandino, long et dégingandé, la silhouette floue rendue plus imprécise encore par une superposition de tissus lâches et flottants, peina à freiner la foule turbulente qui suivait sa démarche balancée. Les deux meneurs s'évaluèrent un instant, se demandant chacun autant ce qu'il pourrait bien énoncer que ce que l'autre aurait à dire. Compradinor fut le premier

à briser la glace, et l'on sent bien qu'il mérite par là un statut d'initiateur de la marche.

« Vous allez où ? »

Sentandino estima ne rien dévoiler de compromettant et désigna le sillage même de Compradinor.

« Par-là.

— On en vient. C'est vide et c'est plat. Et par-là ?

— Ça grimpe et ça caillasse. C'est vide aussi.

— Et vous cherchez quoi ?

— Comme vous, non ? »

Afin de ne pas laisser leur conversation atteindre trop vite les sommets et se garder de quoi nourrir les silences à venir, les deux meneurs se turent. Puis, ayant chacun évalué les promesses vaines du panorama, ils se tournèrent ensemble à angle droit et repartirent dans une direction commune, vers le reste du désert, sans un mot de plus. Les groupes se mêlèrent et suivirent leurs leaders. Lesquels veillaient à marcher côte à côte, afin qu'aucun ne puisse se prévaloir plus tard d'avoir pris le pas sur l'autre.

C'est ainsi que se passa la première jonction. Sur le reste du monde, semblable événement se produisit souvent. D'ordinaire, lorsqu'une procession en rencontrait une autre, la plus malingre suivait la plus fournie. La direction de Dieu était celle du plus grand nombre. Et ce nombre baissait. Les années passant – oui, les années –, tous les groupes constitués avaient rejoint La Marche. Une ultime et lente chenille humaine parcourait la planète, moissonnant au passage les derniers représentants solitaires de civilisations déchues. Malgré les renforts ainsi glanés, la colonne des marcheurs continuait de décroître. Les quelques naissances survenues dans les débuts ne compensaient pas les pertes dues à l'âge, aux aléas du voyage, et aux disputes hélas restées monnaie courante. De violente manière disparurent ainsi nombre de marcheurs, et surtout de leaders.